

JACQUES MOREAU

Perspectives

sur les relativités humaines



4^e édition.

nrf

PARIS

Librairie Gallimard.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle.

Extrait de la publication

A MES ENFANTS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS
Y COMPRIS LA RUSSIE

Copyright by Librairie Gallimard, 1929.

AVANT-PROPOS

La vie des prisons
montre les personnes et
les choses comme elles
sont réellement.

Oscar WILDE.

L'Elbe traîne ses moires où se reflète l'ennui du ciel de mars. Dans la Stube s'agitent une trentaine d'officiers aux uniformes panachés : des Français de toutes armes, des Anglais, des Belges. Un brouhaha dans la cour où un troupeau bigarré tourne en rond, comme ours en cage. D'autres prisonniers sont signalés. Les voici. Le détachement s'approche. Entre les baïonnettes qui scintillent, nous distinguons une longue chenille couleur de terre. Elle semble ramper vers l'enceinte fortifiée. Des Russes sans doute ? Ils sont là soixante, miteux, la barbe en broussaille, enveloppés frileusement dans leurs capotes qui couvrent des bottes éculées. Des officiers ? Il n'y paraît guère. C'est une horde de gueux qui envahit nos chambres. Voyant leur tenue dégoûtante, leur aspect sordide, je me suis pris à rire. Le soir, ils ont chanté. J'ai pleuré.

En attendant la victoire, je lisais mon Sophocle. Depuis l'invasion des Russes, j'avais un nouveau voisin de lit, le

capitaine Truc. Il passait pour savant helléniste. Ce matin-là, il me prit en pitié. Tout en déplorant l'inélégance de ma traduction, il me prouva que la meilleure des proses, aidée de toute mon imagination, qu'il supposait fertile, ne me donnerait même pas l'arrière-goût du texte original.

« Laissez là Antigone, dit-il, et venez avec moi. Nous boirons ensemble une Karamel-Bier.

— Je préfère Antigone, répliquai-je, toute frelatée qu'elle est. Croyez-moi, cette édition crapuleuse me laisse quelque plaisir. Il est vrai que la beauté grecque y sombra tout entière et je crains de n'être jamais initié aux voluptés thébaïques qui n'ont plus de secret pour votre érudition. C'est égal, sous le grattoir des poncifs, la pensée des grands hommes est encore brillante. On y sent frémir des passions que le temps n'a point altérées. C'est pourquoi je puis lire avec fruit Sophocle, dans une traduction pitoyable. Malgré son insuffisance, elle me donne occasion d'observer qu'à travers les âges, à travers les civilisations et les accidents de l'histoire, nos chères illusions demeurent identiques. Les désirs, les ambitions, le besoin d'aimer gonflent les cœurs ; la fortune les brise éternellement. L'homme se plaint avec amertume d'être le jouet de la fatalité. En effet, il se casse fatalement un jour... Il y a toutefois des hommes appelés dieux, qui savent si bien amuser le destin qu'ils trouvent grâce auprès de lui et le désarment par leurs farces. Alors, ils prennent en main la Providence, et, dès qu'ils gouvernent, se montrent tyranniques envers leurs tristes congénères. L'Inconnaissable représente la distance qui sépare l'homme des dieux ; mais les dieux ayant été créés à son image, l'homme garde dans son cœur l'ambition de ce qu'il ne connaîtra jamais. »

Ici, mon helléniste s'impatienta. Il l'eût fait plus tôt, sans doute, mais il m'avait écouté distraitement, concentrant

a pensée sur les ronds de fumée qu'il moulait avec talent et qu'il envoyait à six mètres de son cigare, comme s'il eût joué aux grâces. Les anneaux bleus, aux molles spirales mouvantes, allaient auréoler le crâne chauve d'un brave à trois galons, qui, le dos tourné, s'absorbait dans une réussite. C'était un tableau très mystique.

« Monsieur, dois-je accuser Sophocle des extravagances que vous me débitez depuis un instant ?

— *Accusez-vous plutôt, répondis-je avec aigreur, car vous n'aviez droit qu'au dédommagement de l'innommable breuvage que vous m'offriez tout à l'heure ; souffrez donc que je vous en donne pour votre argent. Sophocle, vous dis-je, est resté jeune parce que sa grandeur est simple ; ses caractères sont essentiels. Il ne subtilise point avec les passions, mais les peint à grands traits sur la trame des instincts tutélaires. L'amour est le feu sacré qui perpétue la vie. Il est une loi et non pas un jeu. La haine balance l'amour ; comme l'amour, elle est sainte. Le patriotisme s'exalte d'autant plus qu'il embrasse un espace plus restreint. L'intérêt particulier n'est pas sacrifié légèrement à la chose publique : on cherche d'abord un terrain d'entente. L'héroïsme n'agit pas forcément au nom d'une idée métaphysique. Et je lis dans Œdipe : « Ce n'est pas le désir de bien faire, ce n'est pas la responsabilité qui règlent la vertu. C'est la loi naturelle de la vie. »*

« *Morbleu ! jura le fabricant de spirales, ce n'est pas elle qui règle notre sort. » Il se leva : il était au bout de son cigare.*

Les jours suivants, à chaque rencontre, le capitaine Truc me tourna le dos. De mon côté, avec ostentation, je lui battis froid. Pourtant je sentais bien qu'il y avait quelque chose de factice dans notre mutuelle antipathie. Plus je l'analysais, plus je trouvais feinte et ridicule cette sorte de pudeur à nous montrer notre vrai visage. Malgré tout, la glace ne fondait pas.

J'en pris gaiement mon parti, sans cesser pour cela d'observer à la dérobée le personnage qui m'intriguait. On le voyait déambuler, un crayon à la main, croquant au passage quelque silhouette pittoresque ou notant une idée en deux lignes rapides. Volontiers, il se mêlait aux groupes qui se formaient au hasard des rencontres. Silencieux, le capitaine Truc ne se laissait jamais d'écouter et ne parlait guère avant d'y avoir été formellement convié. C'était alors le plus sociable des hommes et le plus gai compagnon. Peut-être eût-on pu lui reprocher un goût trop vif de la contradiction : « C'est mon péché mignon, » avouait-il, avec dans le regard un éclair facétieux qui lui faisait quelque tort. De fait, sa bonne foi n'était jamais douteuse. Il discutait par instinct d'équilibre, non par esprit de système.

La Potinière battait son plein à l'heure de la gazette, que nous attendions fiévreusement. Elle nous décourageait toujours, et Truc était un des rares à ne pas s'en étonner. Les communiqués, généralement laconiques, prêtaient à des élucubrations sans fin. Les événements du jour étaient commentés avec une liberté dont seuls des prisonniers peuvent avoir le secret. Ah ! les stratèges ne manquaient pas. Les « tuyaux » aidant, ils développaient sous nos yeux éblouis les films de tous les fronts de combat. Au besoin, ils auraient dirigé les opérations. Nos oracles jugeaient du sort des batailles avec une certitude d'autant plus grande qu'un major d'artillerie de l'armée belge était parvenu à mettre en équations l'issue de la guerre. Le capitaine Truc, dans une attitude respectueuse, presque au garde à vous, attendait patiemment la fin de ces palabres. Il prêtait une attention extrême aux propos les plus futiles. En revanche, la conversation prenait-elle un tour plus attachant, aussitôt une expression de morne ennui

se peignait sur son visage. De calcul, il n'en entraît aucun dans son originalité, non, mais cet homme grave s'amusait de la candeur outrecuidante des pontifes.

Je fus longtemps avant de démêler l'attitude éternellement paradoxale du camarade Truc. Il me ménageait une dernière surprise : il devint mon ami. Cela se passa très simplement, d'une manière insensible, comme si les liens qui devaient nous attacher l'un à l'autre eussent été tissés de longue date, à notre insu, par une Parque bienveillante.

Dans la chambrée régnait ce jour-là beaucoup d'agitation. Ce n'était que mines contrites et exclamations indignées. Nous allions être privés de tabac : telle était la sinistre rumeur. La nouvelle fut confirmée à l'appel du soir par le commandant du camp. Par décence, il s'était composé un visage apitoyé. « Messieurs, prononça-t-il dans un français tudesque, d'après des rapports dignes de foi, le tabac a été interdit par les autorités françaises dans certains camps de prisonniers allemands. C'est pourquoi vous ne fumerez plus. Vous m'en voyez désolé. » Cet arrêt fut diversement ressenti. Les fumeurs criaient à l'infamie. Les autres se montraient plus tièdes. Tous étaient sûrs d'en juger honnêtement. Je ne sais pourquoi quelqu'un s'avisa de me mettre en cause et me pria de stigmatiser la sentence qui nous frappait. « Je la trouve inique, avouai-je, car je suis grand fumeur.

— A la bonne heure, cria le capitaine Truc. En voilà un qui reconnaît du moins la souveraineté de ses manies.

— Ce n'est pas moi qui lui en ferai compliment, » répliqua vertement un fougueux lieutenant qui, sauf en temps de guerre, était procureur de son état. Il se tourna vers moi, arrondit son bras comme à la barre, et lança d'une voix musicale : « Votre jugement, Monsieur, procède d'une partialité cymi-

que. *Consentez, je vous prie, à oublier votre pipe et nous pourrions causer. Quant à moi, en mon âme et conscience, je réprouve les représailles comme absurdes et gothiques.* »

Je regardai le capitaine Truc. Son masque était imperturbable, mais je crus voir passer dans ses yeux un pétilllement significatif. « Les représailles, dit-il, figurent une double pesée. Pour rétablir l'équilibre rompu, vous faites la tare...

— Avec des innocents, interrompit avec véhémence le militaire-juriste. Le martyr de l'innocence ne saurait rien compenser. Il ne fait qu'ajouter un mal à un mal. »

Le capitaine Truc répondit de sa voix douce : « L'innocence, comme la justice dont vous êtes le champion, est toute relative et sujette à caution. Même si l'on admet qu'il y a des innocents et des coupables, leur départ ne peut intéresser que les individus, non la société. Et si le sort des armes, qui est provisoirement la loi des peuples, fait peu de cas des individus, comment s'étonner que le régime des prisonniers ne puisse convenir à chacun d'eux ? Allons, ne nous indignons point et décidons que les représailles, fondées sur l'équilibre des risques et sur la réciprocité des sanctions, demeurent une arme efficace.

— Bref, dit le juriste, tout est pour le mieux. Mais êtes-vous sûr, capitaine Pangloss, que les Allemands ne fument pas en France ?

— Tout est là, » répondit Truc en touchant son képi.

Il s'apprêtait à sortir, quand un officier supérieur le prit par le bouton de sa vareuse et le gourmanda avec bonté. « La Morale exige, bredouillait-il, la Vérité commande...

— La Morale ? fit l'autre. Celle du chien Riquet est à la base de tous les évangiles. Êtes-vous automobiliste, mon Commandant ? Imaginez un phare dont le faisceau lumineux perce les ténèbres en profondeur, sous un angle restreint. Ainsi de la Morale. Éclairez la route, rien que la route ! D'ailleurs

il est urgent d'instituer le système C. G. S. de la Morale. Car il existe une morale par seconde, une par centimètre carré et une par cellule vivante. J'ajoute que l'harmonie universelle n'en souffre pas... La Vérité, disiez-vous ? Est-elle de vos connaissances ? Vous seriez aimable de me présenter à cette grande dame. Je ne connais, moi, que des vérités, personnes simples, tantôt fraîches, tantôt ridées. Je connais des vérités vécues annonçant d'autres vérités à vivre. De ce passé, de cet avenir, une loi se dégage. Acceptons-la de bonne grâce, de peur qu'elle ne s'impose malgré nous — et même si nous la jugeons parfois inhumaine. Que vous l'appeliez morale ou science de la vie, cette loi nous prescrit de nous adapter sous peine de mort —, mais il y a des limites en deçà desquelles chacun a loisir de « faire ce qu'il peut », en quoi consiste le premier commandement de toute morale d'action.

Cependant, aux quatre coins de la chambre, la discussion s'était ranimée. Les moralistes étaient légion. Le débat prit de l'ampleur. Fumeurs et non-fumeurs, pour un instant réconciliés par le défaut de tabac, trouvaient dans le jeu des mots d'innombrables sujets de querelle. Le capitaine Truc, secondé par une poignée de partisans, tenait tête à l'assaut. Tantôt il ripostait avec une verve caustique, tantôt il laissait choir un paradoxe, telle une douche froide, sur la nuque de l'adversaire. Encouragés par leur nombre, ses contradicteurs déferlaient sur lui et l'attaquaient simultanément par l'invective, par la citation prestigieuse ou par l'argument sentimental. Truc répondait à chacun avec une bonne grâce souriante. Il ne perdait jamais son sang-froid, sauf quand cela n'en valait pas la peine. Dans la confusion générale, deux partis irréductibles restaient aux prises. Débordé par le nombre, assommé par l'éloquence, le capitaine Truc s'était enfin réfugié sur son lit et feuilletait en sifflotant la Révolte des Anges. Sou-

dain il bondit à pieds joints sur la table et, profitant d'un silence de surprise, il dit de sa voix paisible : « Laissez-moi vous lire cette page. Elle est d'actualité :

« Nous formions deux camps. L'un des camps soutenait qu'avant qu'il y eût des pommes, il y avait la Pomme; qu'avant qu'il y eût des papegais, il y avait le Papegai; qu'avant qu'il y eût des moines, paillardards et gourmands, il y avait le Moine, la Paillardise et la Gourmandise; qu'avant qu'il y eût des pieds et des culs en ce monde, le coup de pied au cul résidait de toute éternité dans le sein de Dieu.

« L'autre camp répondait que, au contraire, les pommes donnèrent à l'homme l'idée de pomme, les papegai l'idée de papegai, les moines l'idée de moine, de gourmandise et de paillardise, et que le coup de pied au cul n'exista qu'après avoir été dûment donné et reçu. Les joueurs s'échauffaient et en venaient aux mains.

« J'étais du second parti, qui contentait mieux ma raison et qui fut, en effet, condamné par le concile de Soissons. »

De ce jour, naquit entre nous une sorte de complicité qui est généralement l'annonce de la sympathie. Deux semaines plus tard nous étions devenus inséparables, heureux l'un et l'autre d'être quittes de la pire des solitudes, celle du mouton au milieu du troupeau. Nous nous rendions mutuellement respirable l'air frelaté de notre geôle. Douceur de l'amitié ! Orgueil un peu puéril de se retrouver dans un autre que soi, de se mirer avec complaisance dans un être qu'on préfère ! Un ami : un regard complice, des oreilles favorables, un confident dont l'indulgence n'est point dangereuse parce qu'elle demeure lucide. Miracle de la conversation ! Il faut être deux pour sentir. A deux, l'expression fait écho à l'impression, instantanément. Allègres comme l'eau

vive, les idées jaillissent. Elles se disciplinent pour se couler dans le moule expressif où elles deviennent monnaie d'échange.

Nous causions en tournant en rond dans la cour, le long des fils barbelés ; nous causions le soir après l'appel, dans l'interminable couloir de planches, que nous arpentions cent fois sous l'œil paternel des sentinelles. Nous causions enfin de lit à lit, à mi-voix, longtemps après l'extinction des feux. Et nos pensées, l'une devant l'autre, mais fidèles au rendez-vous, pique-niquaient joyeusement. Cette parfaite communion d'idées nous étonnait souvent, nous agaçait quelquefois. Se comprendre, voyons, c'est impossible ! Au vrai, les impressions pures et les réactions subjectives sont rarement interchangeables. Mais nous nous entendions sur la méthode, sur le tour d'esprit. Jusque-là, mes propres opinions étaient demeurées, pour ainsi dire, négatives. Je les enregistrerais par différence, à l'occasion des sornettes que débitaient avec emphase d'honorables « philosophes ». Leurs discours, dont j'admiraient le ton élevé, me laissaient un malaise, le mal des montagnes sans doute. J'aspirais à descendre et, une fois dans la plaine, je me sentais revivre, mais d'une vie végétative et sans accent. Auprès du capitaine Truc j'avais plaisir à m'exercer dans la discussion. En lui, je trouvais un animateur qui me découvrait le sens relatif des choses. De loin, au milieu des propos les plus simples, il flairait les idées générales. D'instinct, il se méfiait de l'anthropocentrisme, qu'il s'agît de lui ou des autres. A son exemple, j'adoptai cette attitude, bien qu'elle dût être condamnée par tous les conciles de Soissons, passés ou à venir.

Rien, durant les mois qui suivirent, ne troubla notre intimité. Et chaque soir, quand nous avions fait vendange des

idées mûries pendant le jour, après les avoir décortiquées, pressées, malaxées — ce qu'on appelle d'un mot philosophe — rien alors ne nous était plus doux que d'ouvrir, de feuilleter l'herbier de nos souvenirs.

Comme l'ouvrier citadin qui s'est dépensé à l'usine pour le compte d'un riche anonyme, une fois rentré dans sa cabane de banlieue se délasse en piochant avec ardeur son carré de légumes, nous prenions un plaisir égoïste et enfantin à envoyer au diable nos spéculations encyclopédiques, pour nous absorber dans nos petites affaires, dans nos préoccupations infimes. Mais, sans doute parce qu'une telle sérénité s'alliait mal à notre sort, nous fûmes rappelés à l'ordre avec une brutalité vraiment martiale.

Un matin, avant l'appel, le sous-officier de la Wache (1) pria mon ami de le suivre à la Kommandatur. Un quart d'heure plus tard, tandis que nous étions alignés dans la cour, une auto emportait le capitaine Truc vers quelque camp de représailles. Il nous fit un signe d'adieu, geste de résignation souriante dont mes camarades goûtèrent la crânerie, et dont je compris, moi, la tristesse poignante. Comme le chien enchaîné qui voit s'éloigner son maître, je restai là immobile, la gorge serrée, fixant la route où déjà s'effaçait le nuage de poussière, dans l'attente d'un impossible retour.

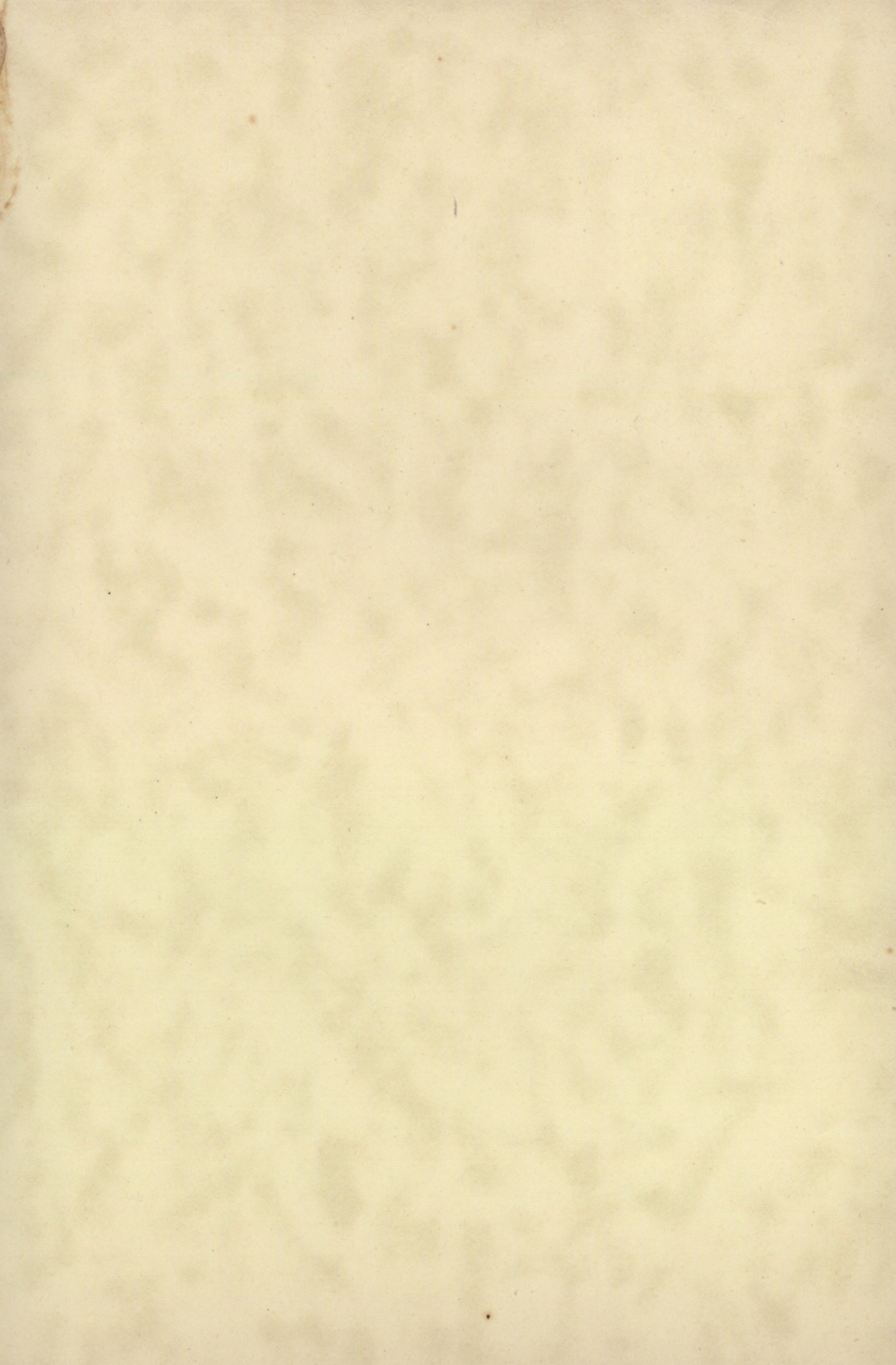
Quand enfin je regagnai la chambre, cette chambre surpeuplée qui me semblait maintenant déserte, je trouvai sur mon lit un paquet soigneusement ficelé et une lettre que j'ouvris seulement le soir, une fois couché. « Mon ami, on m'em-
« porte ailleurs ; c'est à vous que je confie ces paperasses.
« Sans vous en douter, vous m'avez beaucoup aidé à les
« écrire. En les feuilletant, vous revivrez peut-être nos bonnes

1. Wache : poste de garde. Nous prononçons ce mot à la française.

« heures de tête à tête. Si je reviens jamais, je vous en déli-
« vrerai. Sinon, vous ferez comme vous voudrez. Dans ce
« fatras, si quelque chose vous intéresse, j'ai plaisir à pen-
« ser que vous en disposerez à votre guise ainsi que d'une
« chose à vous et en souvenir de votre ami. »

Comme je lisais ces lignes griffonnées à la hâte, une sonnerie monta du dehors : c'était le couvre-feu. La veille encore, le capitaine Truc en comparait plaisamment l'harmonie lugubre à la trompe du veilleur de nuit dans les Maîtres Chanteurs. Ce soir-là, la note finale, longue et sinistre, répétée par trois fois, tintait à mes oreilles comme le cor de Caron dans Alceste. Puis, tout fut silence. Fermant les yeux, je vis près de moi le visage de mon ami, son fin sourire. Et je crus distinguer, venant de son lit, la voix qui me parlait chaque soir, la voix que je n'entendrai plus.

Camp de Magdebourg, 1916.



169